

La modernité ou le temps tragique d'une humanité « unidimensionnelle¹ »

Modernity or the tragic time of a "one-dimensional" humanity

Saloua Elbakkoui,
Enseignante-Chercheuse,
Université Cadi-Ayyad de Marrakech, Maroc

Abstract

The modern world is above all that of the reign of reason, science, and technology. Modernity is also defined by the desire for standardization of man and his anchoring within the framework of perfectly programmed societies. Where it is structured by institutional laws which force it to adopt behavior consistent with the capitalist spirit which increasingly reduces the areas of freedom. Against this alienating reality of man, writers of the romantic movement invoke the power of art which makes it possible to adopt an aesthetic order that is a source of pleasure, capable of reconciling man with the harmful content of modernity.

Dans *Critique de la modernité*, Touraine relève le lien étroit entre modernité et raison, il soutient que « *La rationalisation, composante indispensable de la modernité, devient de surcroît un mécanisme spontané et nécessaire de la modernisation* » (Touraine, 1992, p.23). Érigé en paradigme universel, la modernité est aussi le ressort du phénomène de l'homme/ masse qui a sacrifié son individualité au nom de la collectivité. Un ordre mondial où l'individu ne peut réagir que dans le cadre des institutions parfaitement structurées. Un tel constat a été soulevé également par Max Weber. Ce dernier remet en question la condition de l'homme moderne qui doit s'approprier un ensemble de règles afin de répondre au corps social². Le substrat société/monde tel qu'il a été conçu par la modernité développe alors un système social figé, incapable de générer le bonheur.

Notre réflexion ambitionne de faire dialoguer un ensemble d'œuvres de l'École de Francfort. Laquelle adopte une philosophie sociale qui s'engage à démasquer la modernité avec ce qu'elle charrie dans son sillage comme phénomènes négatifs (rationalité, progrès

¹ Le terme est emprunté à Herbert Marcuse, de son ouvrage intitulé *L'homme unidimensionnel*, éditions de Minuit, 1963.

² Voir *Conférence sur le métier et la vocation du savant*, publié 1919, qui fait une étude pertinente de ce phénomène.

scientifique et technique, désenchantement du monde etc.) Nos propos précisent essentiellement comment la modernité a pu standardiser l'être humain par le biais de formes particulières d'organisation sociale et de structuration de l'individu au sein du groupe.

À côté de ces penseurs, d'autres de la mouvance romantique, conscients qu'ils sont de l'ascétisme moderne, réinvestissent cette notion en explorant ses étendus sémantiques et en essayant de faire de leurs œuvres la représentation d'une critique philosophique, esthétiques et ontologique où l'homme, au sein du réel trop rationnel, trouvera un équilibre et pourra exprimer son ipséité singulière.

1. La modernité ou l'idéologie de l'aliénation

Depuis Descartes, l'homme s'est trouvé dans l'obligation de fonder des principes qui peuvent valoir aux autres. Définir l'être à partir de son appartenance ethnique, son histoire, sa religion ou encore sa culture est devenue une stratification inutile du moment qu'un seul moule définira l'individu qui finira par ressembler à des millions d'exemplaires. En effet, la détermination théologique, considérée comme référence sociale, fut remplacée par l'esprit rationnel, et porte ainsi au jour une structure générale d'auto-détermination où l'être se libère du sens du vivre-ensemble et de l'espace public (lieu de communication et d'interaction). Le monde moderne est donc celui de l'effondrement de l'unité de l'univers (organisé par les lois de Dieu) et l'avènement de l'être qui ne croit qu'à l'objectivation scientifique :

« Descartes se délivre de l'idée du cosmos. Le monde n'a plus d'unité ; il est qu'un ensemble d'objets offerts à la recherche scientifique, et le principe d'unité passe à côté du créateur qui n'est saisi qu'à travers la pensée de Dieu, donc à travers le cogito dont la démarche est à l'opposé de celle de l'idéalisme » (Touraine, 1992 ; p. 42)

Toutefois, cette libération face aux valeurs publiques, vis-à-vis des forces surnaturelles s'est vite inversée en un asservissement encore plus violent dans la mesure où la « *raison instrumentale se met au service des forces productrices et entre en une relation conflictuelle avec toutes les facultés humaines.* » (Marcuse p.47) Par le rationalisme, l'homme, qui semble détruire la métaphysique, domestiquer la nature et l'appréhender selon les lois de la science, tombe dans le piège de cette même raison, une faculté dominante qui va contenir l'homme et gérer toute sa pensée pour devenir le mythe des temps modernes. C'est ainsi que la libération se paie par un nouvel emprisonnement :

« Le fait à le dernier mot, la connaissance se contente de sa répétition, le penser se réduit à une simple tautologie. Plus la machinerie intellectuelle se soumet à ce qui existe plus elle se contente de le reproduire

aveuglement ; c'est ainsi que la raison rejoint la mythologie dont elle n'a jamais su se libérer. » (Adorno et Horkheimer. 1974 p. 45)

Nonobstant, il serait judicieux de dire que cette rationalité qui a affecté le monde moderne n'est que le reflet d'« *une forme déterminée de domination politique inavouée* » (Habermas p.5). Se présentant alors comme une sorte d'impératif (dicté par des dirigeants dont l'objectif majeur est le gain), la raison instrumentale a engendré des sociétés dont le souci est la richesse matérielle. Lesquelles empreint une vision globalisante qui ordonne et organise la pensée de tous. Cette conception massive de l'être renseigne sur cette volonté de domination légitimé par l'esprit rationaliste qui cherche *a priori* :

« Une auto-objectivation des hommes selon la catégorie des activités rationnelles rapport à une fin et celle des comportements adaptatifs à la fois les modèles rurs qui sont ceux des sciences passent dans le monde vécu socioculturel et acquièrent un pouvoir objectif sur la conception qu'il se fait lui de lui-même » (Habermas, 1973, p.58)

Le monde moderne souligne alors à travers « le principe de la raison » le triomphe de l'état et des idéologies basculant l'individu dans la sphère de la foule où il perd son ipsité et renonce aux valeurs les plus sublimes : « *Le destin de notre époque, caractérisé par la rationalisation, par l'intellectualisation et surtout par le désenchantement du monde, a conduit les humains à bannir les valeurs supérieures les plus sublimes de la vie publique.* » (Weber, 1963 ; p.96)

La raison instrumentale, par ailleurs, a engendré ce que Marcuse appelle « la société industrielle avancée », et ce, par le truchement de la technologie. Au fait, l'esprit rationnel n'a été d'efficacité que grâce au progrès technologique. Ces deux processus entretiennent un rapport dialectique et deviennent l'emblème de la modernité. La technologie est devenue, comme l'affirme Marcuse, « *la forme universelle de production matérielle, elle définit toute une culture, et elle projette une totalité historique au monde* ». *ibid.* De cette citation on constate facilement l'emprise du progrès technique érigeant en modèle unique un système préétabli qui mine l'individuation de l'être et sape toute éventualité de refus ou de différenciation. Le monde devient « *un asile d'aliénés* » qui s'accrochent aux exigences de l'ordre social :

« Le progrès technique renforce tout un système de domination et de coordination qui, à son tour, dirige le progrès et crée des formes de vie qui semblent réconcilier l'homme avec le système des forces opposantes, et de ce fait rendre vaine toute protestation au nom de la libération de l'homme. La société contemporaine paraît donc incapable d'empêcher tout changement social, toute transformation au sens qualitatif qui établirait des institutions essentiellement différentes, une nouvelle orientation pour le processus productif, de nouveaux modes de vie. » (Marcuse, 1963, p.18)

Ces nouveaux modes de vie reposent essentiellement, comme le confirme les penseurs de l'école de Frankfort, sur l'idéalisation du travail comme « *activité instrumentale* » à plein temps. L'homme doit œuvrer pour favoriser le système économique. Celui-ci ignore l'âme spirituelle qu'incarne le concept du travail qui, dans les civilisations prémodernes, enrobe une dimension sacrée vu qu'il représente et exprime le monde dans son essence et non pas par rapport à une fin (l'artisan par exemple). Le travail est devenu un objectif autoréférentiel « *dans lequel ce sont essentiellement des principes d'action rationnelles par rapport à une fin qui se trouvent institutionnalisés* » (Habermas, p.23).

Cette aliénation de l'homme par le travail renseigne également sur ce scénario de sa robotisation. Marcuse, en effet, dans son œuvre *L'homme unidimensionnel*, critique de manière véhémement la mécanisation de l'homme moderne transformé en une machine et luttant seulement pour ce qui est utile. Sujet d'une civilisation répressive, l'homme s'enferme dans un univers de pensée et de comportement « *unidimensionnel* », au sein duquel l'esprit critique est progressivement écarté. Il est, en conséquence, un consommateur d'objets et de pensées, incapable d'interagir avec ses semblables et dont les perspectives sont bornées. Le travail devient donc une structure dynamique susceptible d'uniformiser la pensée. Il signale un penchant vers l'affaissement et la constance. Car comme stipulé par Marcuse :

« Le temps du travail, qui représente la plus grande partie de la vie de l'individu, est un temps pénible car le travail c'est l'absence de plaisir. La libido est détournée vers des travaux socialement utiles où l'individu ne travaille pour lui-même que dans la mesure où il travaille pour l'appareil engagé dans des activités qui ne coïncident la plupart du temps ni avec ses facultés ni avec ses désirs. » (p.50)

En effet, L'idéologie capitaliste rebute à ce que l'homme ait ce sentiment de satisfaction et de maîtrise. Elle cherche à le persuader d'une vie meilleure basée sur des valeurs et des bénéfices dérisoires. Dans ce climat, l'homme a oublié ses besoins vitaux pour devenir un assujetti du travail, un *homo economicus* que les dirigeants engagent dans une démarche marchande et utilitariste.

En analysant les caractéristiques oppressives inhérentes à la modernité, Marcuse dans *Eros et civilisation* parle du « *principe de rendement* » qu'il présente comme étant le « *principe de réalité* »³ modifié et propre à la civilisation moderne. Il est le fruit non d'une répression des

³ « Le principe de réalité s'affirme par le retracement du moi conscient dans une direction significative : l'évolution autonome des instincts est bloquée et leur archétype est fixé dès l'enfance. L'adhésion à un *statu quo* antérieur est implantée dans la structure instinctuelle. L'individu devient instinctuellement réactionnaire, aussi bien au sens propre que figuré. Il exerce inconsciemment contre lui-même, une sévérité qui convenait autrefois

instincts nécessaires (Ananké), mais d'une sur-répression imposée par des organisations sociales fondées sur la domination de *l'homme par l'homme*. L'agressivité de ladite civilisation s'explique, selon l'analyse marcusienne, par la volonté de construire un être civilisé sacrifiant son bonheur, sa libido au nom du travail :

« Le bonheur doit être subordonné à la discipline du travail en tant qu'occupation à plein temps, à la discipline de la reproduction monogame et aux lois de l'ordre social. Le sacrifice systématique de la libido, son détournement rigoureusement imposé vers des activités et des manifestations socialement utiles est la civilisation. » (Ibid. p.15)

Cette robotisation de l'homme nous renseigne ainsi sur cette logique mercantile chosifiante qui le réduit à une machine qui doit peiner sans répit afin de se conformer à l'esprit de consommation qui ne cesse de s'accroître en fonction de l'abondance de l'offre. Cela appelle à interroger la domination du système capitaliste, non pas comme une simple imposition d'un mode de fonctionnement, mais comme un étouffement de la liberté et des instincts. Une sorte de damnation éternelle où l'individu se trouve emprisonné dans les particularismes de son travail. La liberté se voit alors atrophiée. Elle cède sa place à la capacité d'exercer une fonction au sein du système de production comme l'estime Marcuse : « *Les hommes ne vivent pas leur propre vie mais remplissent de vent fonctions préétablies pendant qu'ils travaillent ce ne sont pas leurs propres besoins et leurs propres facultés qu'ils actualisent mais ils travaillent dans l'aliénation.* » (Marcuse, p.50)

Contre ce système qui ne génère que des prototypes de l'humain, bannissant la diversité, nombreux sont les écrivains qui revendiquent une société idéale dont la base sera la mobilisation de la fonction esthétique capable de régénérer le bonheur que la modernité a en étouffé l'élan.

2. L'esthétisation utopique du monde, quête de la société idéale

Schiller dans son projet, d'une humanité harmonieuse et libre, prône un « état esthétique » (Schiller, 1943, p.12) où l'homme est capable de concilier l'antagonisme des deux pulsions qui forment sa nature à savoir « *l'instinct raisonnable* » et « *l'instinct sensible* » ibid.

au stade infantile de son évolution, mais qui est depuis longtemps devenue caduque, si on la confronte au potentiel rationnel de la maturité individuelle et sociale. L'individu se punit lui-même (et est ensuite puni) pour des actions qu'il n'a pas commises ou qui ne sont plus incompatibles avec la civilisation, avec l'homme civilisé. Ainsi, non seulement, le surmoi oblige l'individu à obéir aux impératifs de la réalité, mais encore il oblige à obéir aux impératifs d'une réalité *passée* » Marcuse, Herbert, *Eros et civilisation*, op.cit., p. 42.

Il s'agit en effet d'une doctrine qui vise « *l'humanité harmonieuse forte et libre* » ibid. par un processus d'équilibration et que seule la présence d'un objet beau ou d'une expérience esthétique peut engendrer ; il dit :

« C'est en présence d'un objet beau seulement que l'homme éprouvera une intuition de son humanité totale, qu'il se sentira entièrement homme. C'est sous l'influence de la beauté seulement que les deux natures de l'homme se mettront d'accord, que ses sentiments se concilieront avec ses idées, les intérêts de ses sens avec les lois de la raison. Grâce à elle la matière et la forme vibreront à l'unisson et de cette harmonie surgira, ultime achèvement et trait suprême de l'homme total, la liberté humaine au sein même de la vie sensible. » ibid.

Il est bien question d'une utopie esthétique qui relève « *du principe du plaisir* » et que seule la création artistique peut générer. Car ce beau comme le pense Schiller ne se dévoile qu'à partir d'un regard magnifié. C'est dire que par l'alchimie de l'art, l'homme peut abolir toute sorte d'opposition qui pourrait nuire à l'harmonie de ses instincts. Grâce à cette beauté extérieure, qui émane en fin de compte d'un intérieur embelli par la grâce de l'art, l'homme arrive à faire l'expérience de son humanité totale et libre où s'articulent fondamentalement « *les principes d'une civilisation non-répressive, dans laquelle la raison est sensible et la sensibilité est rationnelle* »⁴. Ceci dit que l'homme de lettres, le poète est d'une grande envergure à la manière d'un politicien dans la gestion de l'édifice social.

Giraudoux, écrivain Imprégné des valeurs romantiques, suit les traces de Schiller dans son traitement du rapport dialectique entre la civilisation et le monde. Il voit dans l'art une manière sublime pour appréhender l'univers. Loin d'être un simple objet d'ornement ou de mimésis, l'œuvre d'art, est considérée comme une activité dynamique grâce à laquelle la création contribue à l'épanouissement de l'homme d'autant plus qu'à la mobilisation d'une conception esthétique et utopique du monde. Une telle dimension de l'art affecte toute la géographie de l'œuvre de Giraudoux, faisant d'elle un espace artistique où l'imagination donne libre cours aux instincts sensibles qui deviennent de plus en plus créatifs. Créer devient cette activité initiatrice d'une réalité magnifiée aux antipodes de la vie désolante et étriquée du monde moderne où règnent les lois de la science et de la raison. Cette vision de l'art trouve écho chez Marcuse ; il dit :

« Par conséquent la réconciliation esthétique implique le renforcement de la sensibilité puisqu'elle s'oppose à la tyrannie de la raison et, en deuxième analyse, elle milite même en faveur de la libération de la sensibilité contre la domination répressive de la raison. » (Marcuse, p.188-189)

⁴ Schiller cité par Herbert Marcuse, *Eros et civilisation*, op.cit. p. 165.

On assiste un ordonnancement nouveau d'une civilisation sans répression où raison et sens se conjuguent dans un jumelage homogène digne de garantir la liberté absolue. A l'instar des penseurs de l'Ecole de Frankfort, Giraudoux, écrivain iconoclaste, s'engage à en démontrer les résultats dramatiques. Son attitude exprime, bel et bien, la révolte poétique d'un écrivain conscient de l'ascétisme moderne qu'a généré la pensée cartésienne :

Il y a plus de chance qu'ailleurs pour que les dos courbés, les rides de ces bourgeois et de ces artisans aient été gagnés à la lecture, à l'impression, à la reliure de Descartes et de Pascal. (...). Que la terre devenait douce à fouler, la vie douce à vivre, quand on expliquait ce qui s'y passe affirmes-tu par la raison ! Ces oiseaux mécaniques dans cette tour chantaient par une grâce de la raison. (Giraudoux. O.R.C, pp,847-850)

Nous comprenons très facilement le rôle négatif que confère l'auteur à la raison. Elle est liée à la détérioration physique de l'être humain, confiné à une caste sociale, à une fonction utilitaire, au même titre qu'une simple horloge mécanique qui « chante » à un moment déterminé. La peine, la vieillesse et le manque d'opacité et de mystère (et donc un appauvrissement de la vie humaine) sont les corolaires immédiats et inhérents à l'usage de la raison. Notons également l'ironie de l'auteur qui associe des termes tel que « courbés », « rides » à la « grâce de la raison ». Si Descartes voulait que l'homme devînt maître et possesseur de l'univers par un travail rationnel et scientifique rigoureux, Giraudoux, au contraire, veut le re-munir des pouvoirs de l'imagination et du rêve. Son art vise à retrouver au sein du réel trop rationnel un équilibre où l'homme ne sera ni dominant ni dominé. L'état esthétique, à cet égard, s'accomplit par le biais d'une libération des sens dans une démarche qui favorise une adéquation entre les contraintes formelles (la doxa) et les faveurs des sensations, explique Giraudoux :

L'Europe et le monde seront ce que sera le langage de demain. De même qu'à l'intérieur de notre pays tout ira bien même si les idées sont différentes à condition que nous ayons tous la même façon humaine et sensible de les exprimer, de même tous ces édifices moraux et sociaux dont nous voyons la carcasse monter en quelques heures comme du ciment armé, ne vaudront que si les adjectifs, les préterits, les anacoluthes et les métaphores sont ceux non d'un dialecte artificiel et égoïste, mais d'un langage sensible ou humain. (Magazine littéraire 1997, p. 32)

Dans la même logique, l'œuvre Giono s'avère intéressante, puisqu'elle nous offre aussi des grilles de lecture particulières sur le monde moderne, son économie, sa politiques, ses processus culturels et sociaux qui ne peuvent être acceptés que dans le cadre d'une réalité navrante :

« je suis en présence d'une anonyme création de forces déséquilibrées de l'homme. cette foule n'est emportée par rien d'unanime. elle est un conglomérat de mille soucis, de peines, de joies, de fatigues de désirs extrêmement personnels. ce n'est pas un corps organisé c'est un entassement. » (Giono, 1989,p.172)

l'œuvre d'art revendique ce désir utopique du réenchantement du monde réifié, d'orner le monde sur le plan de l'imaginaire ; elle réhabilite une société idéale où la fonction esthétique s'exerce au-delà de tout impératif formel. L'humanité serait donc cette espace :

« Où chaque homme aurait été distinct des autres, dans son âme comme dans son corps, comme un astre et des astres. Où les rapports entre les êtres n'auraient jamais été que des flexions, des consentements, des transparences, et où seul le silence aurait été un bien et un plaisir commun... Où chaque homme n'eût pas été un administrateur-délégué de la race entière des hommes, responsable jusque dans sa façon de cracher ou de faire l'amour... Une humanité, sans lois sociales et esthétiques, aussi libérée de ses codes multiples que de ces tics qui ont créé le grès flambé ou le cuir de Cordoue » (Giraudoux O.R.C, p.107)

Par leur refus de la modernité, les penseurs et les écrivains du XIX^e siècle, s'engagent avant tout à réhabiliter l'humanité qui tire sa substance de la valeur esthétique. La volonté d'une société idéale harmonieuse devient l'expression d'une révolte contre la raison et la technique qui englobent une vision fixe du monde, contre ses modalités de fonctionnement qui constituent une hypostase du collectif au détriment du singulier. La nécessité de se libérer de l'univers oppressant et dénué de sens, explique en somme l'engagement artistique contre ce monde avilissant où l'homme est conçu en termes d'un Moi, identique, résigné aux normes circonscrites.

Bibliographie

ADORNO Theodor, HORKHEIMER, Max, *La dialectique de la raison*, Paris, Gallimard, 1974.

ALEXANDRE Astruc, in *Magazine littéraire*, « Le bonheur et la préciosité », N° 360, décembre 1997.

GIONO Jean grasset 1937 cité dans la réédition de 1968, *Œuvre de Jean Giono*, éd Rombaldi, collection « Les immortels chefs-d'œuvre », Tom VI.

GIRAUDOUX Jean *Choix des élues, Œuvres Romanesques Complètes*, Tome 1, éditions Gallimard, La Pléiade, 1990

——— *Juliette au pays des hommes* Editions Bernard Grasset, in *Œuvres Romanesques Complètes*, Tome 1, Paris, 1949.

HEIDEGGER, Martin, *Essais et conférences*, trad. Franc André Préau, Paris, Gallimard.

HABERMAS Yureng *la science et la technologie comme idéologie*, Donoël, 1973.

LOWY Michel et SAYRE Robert, *Révolte et mélancolie : Le romantisme à contre-courant de la modernité*, coll. « critique de la politique Payot », 1992, Paris, Ed. Payot.

MARCUSE Herbert *L'Homme unidimensionnel* (trad. M. Willing), Paris, Minuit, 1968.

——— *Eros et civilisation*, Paris, Minuit, 1968.

SCHAEFFER Jean-Marie, *La Théorie spéculative de l'art*, Les Cahiers Philosophie de l'Art, 1996

SCHILLER Friedrich, *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*, Aubier, éditions Montaigne, Paris, 1943.

TOURAINÉ Alain, *Critique de la modernité*, éditions Fayard, Paris, 1992

WEBER Max, *Le Savant et le politique*, Paris, UGE, 1963.

Notice bio-bibliographique de l'auteure

Saloua Elbakkoui est professeure-chercheuse à la Faculté des Sciences Juridiques, Economiques et Sociales, Université Cadi Ayyad, Maroc. Elle est affiliée au laboratoire LRC « Linguistique et Référentiel Culturels ». Auteure de cinq articles publiés et/ou en voie de publication dans des ouvrages collectifs et revues : « *Jean Giraudoux, un exilé de la langue ?* », Acte de la 2^{ème} colloque international « Guerre des langues. Illusion ou réalité ? Perspectives interdisciplinaires » 1 et 2 décembre 2022, Laboratoire LRC, FLAM Marrakech, Virgule Editions ; « *L'enseignement à distance au Maroc, une nouvelle approche didactique et pédagogiques qui réclament un cadre juridique* » acte du colloque « enseignement à distance et contexte d'institutionnalisation : études comparées », Université Ibn Zohr Agadir, Edition Souss 2020-2021, pp 30-56 ; « *L'enseignement du français pour les filières économiques de la FSJES-MARRAKECH, considérations pédagogiques et dispositifs didactiques* », Revue Linguistique et Référentiels Interculturels, volume 3, n°1, juin 2022, FLAM-Marrakech. (À paraître), « *Le discours mystique chez Novalis* », Revue Linguistique et Référentiels Interculturels, FLAM, Université Cadi Ayyad ; (À paraître), « *Un crépuscule d'Islam, regard esthétique sur le Maroc* », Revue Linguistique et Référentiels Interculturels, FLAM, Université Cadi Ayyad. salouaelbakkoui02@gmail.com